Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 23 (1955)
Heft: 4

Artikel: Solaire [suite]
Autor: Provence, Pierre
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-568884

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

SOLAIRE *Suite*

Nouvelle de Pierre Provence

Le voyage fut très long, le train s'arrêtant pour prendre, aux petites stations, des groupes de femmes piaillantes chargées de poules et de canards. La nuit tombait quand le train traversa les premiers faubourgs de Barcelone. Une lueur rose, dans le ciel, nous indiqua l'emplacement de la ville.

Refusant l'appel des taxis, aux couleurs de crêmes glacées, nous prîmes la direction de la Rambla. Dans la douceur de cette soirée catalane, éclairée de reverbères semblables à de grands iris, les hommes et les femmes montaient et descendaient, interminablement, l'avenue des Fleurs, la prunelle éclatante, la parole sensuelle et persuasive.

Francisco les dépassait de toute la tête. Dans son sillage, les filles se retournèrent et les garçons se prirent à siffler.

Nous nous dirigeâmes, d'instinct, vers toutes ces choses indéfinissables qui font l'âme d'une ville, vers ces ruelles populaires bordées d'échoppes, de terrasses de cafés et de bijouteries.

Poussé par l'intimité de la foule, qui obligeait à ralentir le pas et forçait à regarder les vitrines, il admirait les écharpes et les cravates précieuses, les gants, les livres ouverts dans un négligé savant, et quand il se baissait pour goûter les nuances de l'or précieusement natté, reposant fruité et lascif sur des coussinets de velours, les gens le bousculaient.

Alors, il se relevait et se faisant tout petit contre le mur demandait pardon.

La vue de cette force de la nature, qui s'effaçait avec humilité, me plongeait, à cet instant, dans une émotion qui se portait à la gorge comme un sanglot que je ravalais vite.

Il s'arrêta devant des poulets qui rôtissaient en pleine rue. Ils tournaient embrochés et chaque fois que le garçon les arrosait de sauce toute une partie du mur prenait feu.

Aux pieds de ceux qui stationnaient un enfant dessinait. Sa main sale campait un Mickey aux yeux myopes. Amusé par l'expression du dessin, et malgré mes protestations, Francisco s'assit sur le rebord du trottoir, prit la craie et dessina une tête, plantée de cheveux droits, le nez cassé et les yeux énormes.

— C'est toi, dit-il en me fixant. Puis il rit.

Il y eut, bientôt, beaucoup de gens autour de nous. Gêné par cet attroupement qui commençait à le prendre pour un fou, je lui expliquai qu'il ne fallait pas se donner en spectacle et que c'était ridicule.

Une ombre passa sur sa figure et noya ses yeux. Regrettant aussitôt dans mon coeur de lui avoir dit toutes ces choses, je lui pris la main.

Il abandonna la sienne et je goûtai cette protection que je donnais et celle que je recevais dans une tiédeur tremblante.

Je l'entrainai chez un marchand de mariscos pour goûter les spécialités du pays.

Perché sur un tabouret, il croqua des tapas, des calamars frits, des olives juteuses, des lambeaux de jambon.

Des mendiants chantèrent, pour nous, des flamencos déchirants et

pendant que l'assistance battait des mains, à contre temps, ses yeux se perdirent dans des régions lointaines.

Sur la Rambla, nous prîmes le café dans une salle qui semblait tenir debout par un miracle de glaces. Elles multipliaient le geste précieux de séducteurs aristocratiques, éventant une odeur de cèdre, de vanille et de linge fin.

Je le regardai et je pensai que j'avais, à côté de moi, un véritable ami, sans orgueil, au coeur d'hermine, qu'un enfant aurait pu mener jusqu'au bout du monde.

La caissière lui souriait, et le garçon aussi, et tous les deux, quand il paya, semblèrent vouloir lui dire:

— Vous êtes bien aimable.

La madrugada, cette heure entre la nuit et le jour, nous trouva assis sous les arbres de la Place Catalogne.

Des personnes fatiguées de parler et de marcher venaient s'y reposer, puis le souffle repris, repartaient vers d'autres directions.

Les pigeons confiaient leurs amours aux statues bleutées, comme recouvertes d'une mince couche de neige. L'heure s'alanguissait. Il fallait trouver une chambre pour quelques heures de repos. Un cerrano nous indiqua la pension «Palmerai».

Dans la chambre, Francisco se déshabilla très simplement et fit sa toilette, en aspergeant la pièce, trop à l'étroit dans une eau qui, chez lui, courait libre, chargée de sève, emportant l'odeur des feuillages vers la mer.

Dans la glace, il se regarda en entier. Il n'avait jamais eu l'occasion de le faire car, dans sa chambre, un miroir cassé retenait à peine la moitié du soleil à son passage.

Couché et au travers des cils je goûtai la ligne des hanches, la taille prête à ployer, aux premières notes des danses légères, la jambe détendue achevée par un pied large et musclé.

Il vint s'asseoir sur mon lit, si près de moi que je retins l'odeur trouble de ses cheveux.

Délivré de la chemise qui l'avait tenu, toute l'après midi, dans un carcan, son corps entier respirait. Je remarquai une cicatrice sur son bras gauche.

— C'est un harpon qui a glissé sur la peau d'un thon et qui est venu se planter là.

Je revécus les scènes brutales de la veille.

Je touchai la cicatrice. Sous mes doigts, cette fleur de mer pâlit.

Je gardai ma main sur son bras. Je sentis une boule dans ma gorge et je rougis.

Allais-je faire appel à des artifices délicats pour gagner une âme et l'entrainer dans une aventure où elle perdrait son humidité et son langage de grain de blé au soleil?

Je perdrais en même temps un ami, qui m'avait suivi dans les rues avec une telle confiance, des yeux si calmes, une tendresse d'animal ne connaissant rien des alarmes de la chair.

Avait-il seulement le temps de penser à ces troubles lorsque, après

des journées de lutte, il s'affalait sur son lit, si fatigué, que le jour le trouvait dans la même position?

Fallait-il lui dire cette vérité que je m'étais promis de lui avouer, rapidement, la tête baissée?

Il ne m'aurait pas compris, me croyant, sans doute sous l'effet d'un vin chaud. Ou écoeuré, vexé dans son amour propre, les sourcils froncés, les poings serrés, il aurait pris la porte et je ne l'aurais plus revu. Dans cette bataille de forces obscures je demeurai prisonnier. Il fallait une échappatoire.

— Francisco, il faut se coucher. Demain nous partons de bonne heure.

— Oui, tu as raison.

Il se leva et se dirigea vers son lit.

Avant de s'étendre, il prit une cigarette. J'éteignis. Dans l'ombre, elle allumait ses lèvres et sa main.

Je restai longtemps, la tête appuyée sur le haut du lit, cherchant une fuite et une pénitence dans mon corps ankylosé.

Les derniers tramways passaient sur la Place Catalogne. Je les entendais venir de loin; ils suivaient les rails puis buttaient au tournant et repartaient dans un bruit de vitres et de ferraille.

A chaque fois, ils éclairaient la chambre et donnaient un corps entier à ce qui, à côté de moi, n'était que respiration calme.

Francisco m'apparaissait alors, la tête droite, la lèvre inférieure lourde, la main gauche, à plat sur le frais du drap, les yeux grands ouverts suivant l'écume des blancs voiliers.

Après leur passage, le silence, comme fait du bourdonnement de toutes les abeilles du monde, m'étouffait.

Par quelle compréhension secrète m'en délivra-t-il? Dans la nuit, sa voix atteignit une pudeur d'ange.

— Juan Pedro?

Je ne répondis pas.

Il insista d'un ton plus bas.

— Tu dors?

Je ne dormais pas. Je pensais aux voix chuchoteuses qui remplissent les dortoirs de collégiens.

— Juan Pedro, est-ce que la France est jolie?

Il m'avait posé la question bien des fois. Se libérait-il encore, «inter nos», d'une faiblesse pour mon pays? Je cherchai mes mots pour lui faire aimer un livre d'images.

— La France est très belle, aussi belle que l'Espagne, mais elle n'est pas pareille.

Je le sentais occupé à trouver une signification à ce que je disais.

— Les plaines sont larges et vertes, bordées de montagnes couvertes de neige. Les fleuves ont toujours de l'eau pure, les mers sont bleues et il y a beaucoup de marins dans tous les ports. Tu connais les marins français?

— Oui, j'en ai vu à Alicante. Ils étaient saouls. Je n'aime pas les gens saouls même s'ils sont des marins.

Et c'était vrai, les borrachos lui donnaient un-haut-le coeur.

Dans l'ombre, sa main tâtonna le sol, pour trouver le paquet de cigarettes. Derrière la flamme, je revis ses yeux bleus.

Il était attentif, roulé en boule, le visage tourné vers moi.

Son imagination pétrissait un pays comme les enfants sur le sable des plages bâtissent des architectures compliquées.

Il avait dû en rêver, un jour où il peignait sa barque couchée sur le flanc et envahie de sable. Le bruit doux et régulier de l'eau l'avait aidé à s'évader.

— Y a-t-il de grandes villes comme Barcelone?

— Des villes plus grandes que Barcelone. Marseille, Bordeaux, Paris. Si tu connaissais Paris, Francisco tu serais émerveillé! C'est toujours la fête là-bas. Les monuments éclairés, le métro et son odeur de réglisse chaude, les avenues bordées de grands restaurants dorés comme des carosses, tu verrais leurs chaises de velours et sur les tables des homards rouges comme des pommes . . .

— Est-ce que les pêcheurs peuvent y entrer?

La candeur de cette âme, aussi nouvelle qu'à la première gorgée d'air, me confondit. Malgré moi, je le voyais entrer dans l'un de ces restaurants plus brillants que des tabernacles, ralentissant le pas pour ne pas glisser, ému de la blancheur de la nappe, n'osant pas se servir de la serviette et essayant d'avoir un visage grave aux questions du maître d'hôtel.

— Est-ce que je peux travailler en France?

— Certainement, tu es fort et tu es un bon pêcheur. Mais pour aller en France il te faut beaucoup de papiers.

S'il avait allumé, il aurait trouvé mon visage défait mais lui, ne se doutant de rien, continuait sa pensée.

— On m'a dit qu'un pêcheur gagne beaucoup d'argent en France. La vie est plus facile.

—Pourquoi, tu as envie de partir?

— Oui.

Je ne lui demandai pas les raisons.

— Et Bianca? . . .

J'avais eu la force de prononcer le nom. Il fallait bien compter avec elle car il l'aimait.

— Bianca ne sera pas contente . . .

La cigarette alluma un petit front têtu, une lèvre boudeuse, presque irritée.

— Bianca n'a rien à voir . . . Les femmes n'ont rien à voir avec les hommes . . . — Puis il continua d'une voix plus douce.

Je lui écrirai et quand j'aurai beaucoup d'argent, je reviendrai et alors nous nous marierons. Ce sera une grande fête avec mes amis.

Il y eut un moment de silence pendant lequel sa pensée rejoignit la jeune fille, assise comme les petites bohémiennes, le menton sur les genoux, les mains croisées, attendant le moment où elle revêtirait sa belle robe de noces.

— Quand pars-tu?

— Dans deux ou trois jours, le temps de régler quelques affaires et de mettre mes notes à jour.

La perfection et la spontanéité du miracle m'écrasèrent. Je restai dans la même position pour croire en la brusque cueillaison d'un rêve.

Mais je voulais encore lui parler, le questionner, lui demander les raisons de cette décision rapide.

Une voiture passa, éclairant ses bras qui encorbeillaient un visage endormi . . . Il dormait.

Il m'avait dit ce qu'il avait à dire.

La ville était maintenant calme. Dans les pauvres quartiers, où vit et travaille tout un peuple éloquent, les adolescents rêvaient . . .

Moi, les yeux ouverts dans la nuit de la chambre, essayant de découvrir la forme du corps de Francisco, j'allais vers une paix éternelle, la seule paix gagnée depuis de nombreuses années, dans un voyage, où il dormait contre mon épaule.

Fuyant les falaises d'Espagne et de France, nous arrivions dans les grandes capitales. Il marchait dans ces villes énormes, en balançant le corps, un sac marin sur le dos, et dans les cafés, son sourire ressemblait à une allumette frottée dans une pièce noire.

Il passait des ponts et l'eau qui fuyait à droite et à gauche de lui, lui renvoyait son image. Il allait et se perdait dans un vide bleu, rejoindre d'étranges fêtes qu'il sifflait.

Longtemps, la nuit continua à le promener dans les parterres d'eau, d'une insaisissable nuance où se miraient des oiseaux de passage. Puis il se reposa à mes côtés, un doigt sur ses lèvres closes.

Tout cela me glissait dans le corps une douce chaleur et la vie m'apparut tendre et charmeuse.

La jour vint très tôt, fusillant l'ombre de son bras replié. Il dormait dans un désordre de draps, comme quelqu'un pris au filet après une grande lutte. Doucement, sur les fenêtres, des pigeons vinrent se poser, les ailes éblouies de soleil. Sur la Plaza les fontaines revivaient.

Dans le train, la joyeuse excitation à la pensée du départ proche tomba. Il fallait attendre deux jours et pendant ces deux jours lutter contre tout danger extérieur ou intérieur.

Deux hommes, qui se reconnaissent dans la vie, se sourient et décident de tresser les brins d'osier sur les routes du Monde, de dormir dans la neige, serrés l'un contre l'autre, ne peuvent tout quitter, sans abattre beaucoup de choses autour d'eux.

Une certaine teinte du ciel m'avait donné l'envie de tenter l'aventure. Jusqu'ici, les routes étaient vides. Seul, le vent courbait les herbes et les fruits mûrs. Et voici que j'avais rencontré Francisco, et voici qu'il voulait prendre la route avec moi. Mais tout était si fragile!

Il demeurait silencieux. Il pensait, peut-être, à sa barque remisée pendant de longs mois, sous le hangar, à son filet, durci, accroché dans sa chambre! Mais s'il regrettait sa décision, il la vivrait jusqu'au bout cependant. A le voir ainsi, toutes mes vieilles alarmes revinrent.

Le corréo abordait la dernière courbe du rail. La ville apparut. La lumière dorait ses séductions et ses surprises.

Francisco sauta sur le quai. Pendant quelques instants, il rajusta son regard au paysage habituel de la Mer. Puis nous prîmes la direction de la Callé Saint José. Au fur et à mesure que nous avançions, le silence des rues, à l'ordinaire grouillantes d'enfants, nous inquiétait.

Il me tira par le bras.

— Regarde, Juan, tout ce monde sur le port.

Et, il me montra, au loin, les quais noirs de gens.

— Attends, je vais demander à Pépé.

Pépé habitait près de la Gare. Francisco poussa la porte. A l'intérieur de la maison il y avait la précipitation d'un départ. Il appela. Personne ne répondit. Alors il me laissa et courut.

Des arrivages étranges emplissaient le port. De lourds bateaux, fendant la houle, tournaient et s'amarraient aux quais. De leur ventre grouillant les grues sortaient des centaines de machines jaunes. Elles sortaient, les unes après les autres, tendant dans le ciel pur des dents et des griffes monstrueuses.

Et, à chaque fois qu'elles touchaient le sol, des hommes avec une adresse caoutchoutée les recevaient et les rangeaient en criant et en gesticulant.

Sur les bateaux, qui fumaient encore et crachaient une eau sale, d'autres hommes restaient à bord. Accoudés au bastingage, ils mâchonnaient en regardant calmement la foule silencieuse. De temps en temps, un cuisinier apparaissait et jetait par dessus bord des paquets d'épluchures. Nous suivions des yeux le trajet de ces ordures qui s'éparpillaient sur l'eau et une grande tristesse nous emplissait le coeur.

Les sirènes demandèrent de l'aide et les hommes vinrent vers mes vieux amis. Mais eux, les mains dans les poches, l'âme bouleversée et mauvaise, refusèrent en faisant non de la tête.

Le mot pétrole courait de bouche à oreille. C'étaient des Américains venus pour installer un pipe-line géant. Tout serait transformé. Ils emploieraient sur place la main d'oeuvre indigène.

J'avais rejoint Francisco. J'étais à ses côtés et je voyais la colère sur les muscles de ses mâchoires.

Ils regardèrent, jeunes et vieux, tour à tour, les machines, les bateaux et les hommes. Puis ils repartirent dans les rues, jaloux de leur port et de leur eau bleue, jurant que pas un de ces étrangers ne toucherait aux filles de Tarragona ou ne bouleverserait leurs habitudes. Je les suivis, enveloppé du grand bras de Francisco. Je penchai ma tête en arrière et lui entonna une chanson que tous les vieux équipages reprirent. Elle se porta très loin, jusqu'aux hangars où les femmes roulaient les grandes feuilles de tabac.

— Viens, me dit-il, je vais prévenir Bianca.

Nous ne pouvions pénétrer dans la Manufacture. Aussi il l'appela par la grille.

A son nom, elle leva la tête et courut. Elle nous offrit une petite main noire.

— Alors, tu as fait bon voyage? Tu t'es bien amusé à Barcelone?

— Oui . . . Je suis venu te dire que je pars en France avec Juan Pedro.

— Quand pars-tu?

— Dans deux jours; le temps de faire les papiers. Viens ce soir au Mirador. Je t'expliquerai.

— Je viendrai.

Puis, apercevant la surveillante, elle repartit. Elle m'avait regardé simplement. Rien, sur son visage, n'avit bougé. Seule, la main s'était crispée au barreau. J'admirai sa force. *(à suivre.)*